
Problématique des littératures francophones

Josias Semujanga, étudiant au doctorat
Département des littératures
Université Laval

Le but général de ce texte est de faire une mise au point sur le champ des littératures francophones dans une perspective sociohistorique et comparatiste. On s'interrogera sur le thème de l'autonomisation et de la légitimation du champ littéraire francophone. À partir d'un aspect précis de l'institution littéraire, soit les revues d'avant-garde et les maisons d'édition, les objectifs particuliers visent, dans un premier temps, à étudier la naissance des pratiques littéraires dans le monde francophone, leurs convergences et leurs différences et, dans un deuxième temps, à voir comment ces pratiques seront par la suite reconnues pour littéraires et consacrées comme telles ; finalement, on étudiera comment ces pratiques littéraires se sont constituées en littératures nationales.

L'histoire des littératures francophones est en soi une recherche de l'autonomie et de la légitimité du littéraire par rapport à d'autres activités intellectuelles et par rapport à la littérature française. Dans un premier mouvement, la dépendance des littératures francophones à l'égard de la littérature française est telle que toute reconnaissance passe par Paris, le centre de la francophonie. Dès lors, toute activité littéraire converge vers le centre. C'est le mouvement centripète. Plus tard, l'émancipation des littératures francophones les amène à prendre leur distance vis-à-vis de Paris. C'est le mouvement centrifuge. Toutefois, notre projet est moins ambitieux en ce sens qu'il ne vise pas

à faire un travail exhaustif sur l'histoire comparée des littératures francophones. Il ne s'emploie qu'à dresser un état des lieux à partir des points cardinaux des processus d'autonomisation et de légitimation au regard d'autres pratiques sociales et à l'égard de la littérature française.

Pour le besoin de la théorisation, la pratique courante veut que l'on différencie la littérature française des littératures francophones quand on évoque la production littéraire dans le monde francophone. Toutefois, l'opposition entre ces deux systèmes de codes est moins tranchée dans la réalité. Non seulement certains textes jouent sur les deux systèmes, mais aussi et surtout à cause de la communauté de la langue les littératures francophones sont tangentes à la littérature française et vice versa¹.

Par ailleurs, la diversité des situations géographiques et historiques a créé une hétérogénéité des statuts linguistiques et culturels de façon que chaque espace francophone est à la fois un cas particulier et un cas typique. Convergentes par la langue française, les littératures francophones divergent par la création des imaginaires différents, lesquels s'alimentent du vécu quotidien qui varie suivant l'espace et le temps. Cependant, elles ont en commun certains paramètres sur lesquels l'analyse peut porter, ne serait-ce que l'usage du français comme support de l'écriture.

Comme notre titre l'indique (le pluriel est de rigueur), les littératures francophones se saisissent dans leur pluralité. Expression ou affirmation de cultures diverses, les littératures francophones semblent au premier abord trop divergentes pour constituer un même champ. Néanmoins, elles ont des points communs dont le premier, et le plus important, est la communauté linguistique. Dès lors, l'existence d'une littérature francophone pose inévitablement le rapport de l'écrivain au français dont le statut et les normes sont définis en France.

Expression de différentes identités nationales, les littératures francophones ont en commun la création d'un espace textuel conflictuel où se dessinent les tensions sociales de tous ordres et dans lesquelles le débat linguistique tient une place importante. C'est que dans chaque espace où elle s'est développée la littérature francophone est en rivalité avec au moins une autre littérature nationale d'une

langue autre que le français. En somme, si c'est l'usage du français en dehors de la France qui détermine les littératures francophones, leur coexistence avec d'autres littératures nationales en est une autre donnée fondamentale. Si parfois on observe ici et là une symbiose nationale due à la situation biculturelle des pays, souvent la rivalité linguistique est telle que les problèmes posés dépassent le seul champ de la littérature. Autant de problèmes qui font que l'autonomisation des institutions littéraires francophones à l'égard de la littérature française et à l'égard d'autres pratiques sociales a mis du temps à se concrétiser. Il faut rappeler qu'il existe deux grands moments historiques dans l'évolution des rapports entre la littérature française et les littératures francophones : le mouvement centrifuge et le mouvement centripète.

Le mouvement centripète est caractérisé par le mimétisme littéraire et l'ambivalence du discours critique qui renvoient constamment à l'institution littéraire française. En somme, au-delà des écoles et des courants littéraires dont le discours annonce le début du processus d'autonomisation du champ littéraire dès la fin du XIX^e siècle, l'ambiguïté demeure quant aux rapports de l'institution littéraire francophone avec la littérature française et avec d'autres pratiques institutionnelles. Ainsi, la critique se situe encore dans le prolongement logique de la littérature française. On pourrait dire que ces littératures ne sont pas autonomes, car comme institutions elles doivent, pour fonder leur existence, se référer à un autre système de codes dont elles rejettent les canons à un moment donné pour s'en réclamer par la suite. Cette ambivalence persistera jusqu'à la veille de la Deuxième Guerre mondiale quand les tendances autonomistes vont se confirmer et faire place à des littératures nationales qui s'affirmeront hors des canons esthétiques français.

S'interroger sur le mouvement centrifuge équivaut à s'interroger sur la spécificité d'un champ littéraire et cela pose un double problème d'autonomisation et de légitimation. Comme institution, la littérature consiste en une prise de distance à l'égard d'autres institutions sociales, telles la politique, la religion et les idéologies diverses, qui peuvent légiférer en matière de biens symboliques et dans l'affirmation d'une légitimité d'ordre esthétique relevant de l'art pour l'art. Mais la relation entre la littérature et les autres pratiques sociales est telle que la

légitimité du littéraire est, toutes proportions gardées, contingente au reste de l'ensemble selon une détermination sociohistorique.

C'est par ce double mouvement que des pratiques littéraires du monde francophone se sont constituées en littératures nationales et émancipées du code français et d'autres pratiques sociales. Partout, la critique et le marché du livre se sont développés respectivement grâce aux revues d'avant-garde et aux maisons d'édition ; les rapports étroits de celles-ci avec l'appareil scolaire constituent l'élément majeur dans l'autonomisation de la littérature par le processus de la circulation du livre². Afin de comprendre le rôle de ces différents facteurs dans les littératures nationales francophones, nous allons privilégier la période qui va de 1930 à 1980, et ce pour deux raisons majeures. D'une part, l'Afrique noire, qui est la dernière à entrer dans le mouvement, compte déjà quelques œuvres francophones au début des années 1930 (*Batoula*, 1921 ; *Force-bonté*, 1926 ; *Karim*, 1935 ; *Dogouicimi*, 1938). D'autre part, 1960 est l'année des indépendances pour les pays d'Afrique et au Québec elle marque le début de la Révolution tranquille. Or, ces bouleversements sociaux ont profondément modifié les pratiques existant dans le champ littéraire. Trente ans plus tard, le moment est venu de faire le bilan et de dégager les tendances nouvelles.

LE RÔLE DES REVUES D'AVANT-GARDE ET DES MAISONS D'ÉDITION DANS LA SPÉCIFICATION DES LITTÉRATURES FRANCOPHONES

Selon Pierre Bourdieu, le texte d'avant-garde est une production pour producteur élaborée en circuit restreint qui conteste la légitimité culturelle dominante pour faire admettre de nouvelles catégories esthétiques³. En ce sens, la priorité est donnée aux revues qui se spécialisent dans le champ littéraire ou aux productions relatives à la littérature. Les revues jouent un rôle déterminant dans la spécification des littératures nationales francophones. Elles établissent une frontière entre les textes littéraires et non littéraires ; elles jouent ainsi la fonction autonomisante dans ce domaine en séparant le littéraire des autres pratiques intellectuelles (économiques, politiques, religieuses ou morales). En élaborant une poétique nouvelle, elles déclenchent des processus qui instituent ces littératures en littératures nationales ou

régionales (littératures négro-africaine, antillaise et maghrébine). Quelles sont donc les positions de ces revues dans chaque champ littéraire francophone ? Quelles sont leurs points communs et leurs différences ?

Au Québec, *Amérique française*, *La Nouvelle Relève* et *Gants du ciel*, qui sont publiées entre 1940 et 1950, tiennent un discours novateur en prenant position pour un renouveau esthétique et en défendant la littérature canadienne-française. Dix ans après, la situation sociopolitique ayant changé, les positions de ces revues ne sont plus partagées par toute la classe intellectuelle. En effet, avec la Révolution tranquille en 1960, un tournant est opéré. Les anciennes revues dont le discours inféodait le littéraire à l'idéologique et au religieux disparaissent et laissent place à de nouvelles revues universitaires. *Études françaises*, *Études littéraires* et *Voix et images*⁴ se spécialisent dans le littéraire en général et s'intéressent de façon particulière à la littérature québécoise. *La Nouvelle Relève* réagit contre la poésie régionaliste qui a été à la mode durant de nombreuses décennies. Elle prend la défense de Saint-Denys Garneau qui a opéré la rupture avec ce genre de poésie. La décennie suivante, le poète Alain Grandbois incarne le renouveau dans le genre et Saint-Denys Garneau est ainsi détrôné par les animateurs d'*Amérique française* et de *Liberté*. Les années 1970 voient apparaître le courant de poètes qui se réclament du formalisme. Les automatistes sont érigés en maîtres, tels Paul-Émile Borduas⁵ et Claude Gauvreau auxquels la revue *La Barre du jour* consacre un numéro spécial (janvier-août 1969). Le rôle joué par ces revues d'avant-garde est très important dans l'autonomisation du champ littéraire québécois par rapport à d'autres pratiques sociales et à l'égard des codes esthétiques français. Le sommet de ce processus est atteint vers les années 1970 au moment où, « au lieu de chercher une sanction de l'extérieur, les jeunes écrivains vont plutôt créer leur circuit de gratification et de rémunération symbolique⁶ ».

Par ailleurs, il convient de souligner le rôle déterminant joué par les maisons d'édition dans la promotion du livre au Québec en général et des œuvres de fiction en particulier. Si l'appareil de l'édition existe au Québec depuis le XVIII^e siècle, c'est à partir des années 1940 que l'édition québécoise connaît un essor remarquable, favorisée en cela par la Deuxième Guerre mondiale qui a entraîné la

fondation de nombreuses maisons pour remplacer celles de Paris occupé. À partir des années 1960, l'édition québécoise reçoit des subventions des gouvernements fédéral et provincial. Cette aide à l'édition et à la création artistique est en rapport étroit avec la scolarisation massive de la population québécoise :

Avec la révolution tranquille, les éditeurs ont plus d'argent pour produire, et s'adressent à un public plus large, plus instruit et plus riche [...] de nouvelles maisons montréalaises comme Hurtubise HMH (1960), les Éditions du Jour (1961), Stanké (1975) et VLB (1976) et d'autres moins jeunes encore (l'Hexagone, Leméac) se partagent de plus en plus les grands prix et les premières pages des chroniques littéraires⁷.

Même si elles sont d'une qualité indéniable, les revues belges n'ont pas le même programme que les revues québécoises. Celles-ci ont la mission de promouvoir la littérature québécoise, de la constituer en littérature « nationale », tandis que celles-là font appel à l'universalité. Elles sont tournées vers l'extérieur. *Revue et corrigée*, *Odradek*, *25*, *Simulacres*, *Aménophis* s'inscrivent dans cette catégorie. Elles n'ont en commun avec les revues québécoises que le rejet de l'hégémonie de l'institution littéraire française. *Le Journal des poètes* tire son statut de revue consacrée de cette vocation internationale et universaliste, au point qu'il est devenu l'organe officiel des Biennales internationales de poésie⁸. Dès lors, la question de l'autonomie même du champ littéraire belge se pose, puisque ces revues se tournent vers les collaborations étrangères pour affermir leur rayonnement.

Néanmoins, l'institution littéraire belge s'appuie sur l'appareil de l'édition dont certaines maisons ont atteint une envergure internationale. Cependant, la proximité de Paris, centre de l'édition francophone, ne favorise pas la littérature belge dans ce domaine. C'est pourquoi d'ailleurs l'édition connaît beaucoup de diversités qui, souvent, sont la cause de la multiplicité des choix littéraires :

Dans cette diversité, il est cependant possible de reconnaître certains axes (qui mêlent inextricablement dimension économique et culturelle) : ces maisons se regroupent selon leur attitude vis-à-vis de la scène culturelle parisienne. Un premier groupe cherche la reconnaissance de cette scène, c'est-à-dire des agents, des écrivains, des critiques, des institutions et finalement du public qui la constitue ; tandis qu'un second groupe vise à se faire reconnaître de manière privilégiée par le

public belge, c'est-à-dire à fonder des instances culturelles propres, indépendantes de la scène parisienne et à autonomiser ainsi un champ littéraire belge⁹.

Contrairement au Québec, le champ littéraire belge subit de plein fouet l'effet de l'hégémonie de la littérature française et l'appareil de l'édition n'échappe pas au phénomène. Il reste que les maisons d'édition fonctionnent malgré cela et servent le public de lecteurs belges.

En Suisse romande, la revue *Cahiers vaudois* incarne le renouveau littéraire. L'équipe vaudoise prolonge les positions de *La Voile latine*¹⁰. Elle se bat contre la pression de la norme et milite pour la libération des lettres suisses et contre l'esthétique profondément conservatrice.

D'autres revues littéraires, dans d'autres cantons, élargissent leur projet à l'ensemble des pratiques culturelles comme *La Revue neuchâteloise* qui « a pour vocation principale la mise en valeur des richesses culturelles du pays neuchâtelois, qu'il s'agisse du patrimoine, de la musique, des beaux-arts ou de la littérature¹¹ ». D'autres comme *Rencontre* et *Écriture* sont politiquement marquées par un engagement à gauche et, tout en parlant de littérature suisse romande, elles proposent une autonomie du champ par rapport aux canons esthétiques français.

Malgré la vitalité de cet appareil littéraire, les écrivains qui animent les revues ont cependant le sentiment d'appartenir à une littérature périphérique, régionale, voire mineure. Pour eux, le projet d'une littérature nationale suisse semble irréalisable et utopique. L'écrivain se contente de sa situation d'auteur régional à défaut d'être reconnu à Paris. Incapable d'atteindre le public français qui lui donnerait une reconnaissance universelle, l'écrivain Georges Haldas exprime sa frustration, partagée peut-être par bien d'autres, en des termes pathétiques qui témoignent de l'attrait qu'exerce l'institution littéraire française sur l'écrivain suisse :

Je n'ai ni le brio, ni l'esprit, ni le degré d'abstraction qu'il faut pour plaire aux Français, ni ce conservatisme en eux sous des airs perpétuellement frondeurs qui en fait des êtres prudents et toujours adaptés au milieu jusque dans la fronde. Et bien je ne plirai pas aux Français. Je me passerai de leur approbation¹².

Cependant, les maisons d'édition garantissent, toutes proportions gardées, l'autonomie de la littérature suisse romande parce qu'elles permettent la diffusion rapide du livre. Cette indépendance à l'égard de l'édition française est assurée par des maisons de renom comme les « Cahiers du Rhône, animés par Albert Béguier et qui publiaient des textes des poètes français condamnés au silence dans leur pays¹³ ». Cet éditeur a multiplié les collections dont les plus importantes sont : « L'évolution du monde des idées », « Langages » et « Les grands courants de l'histoire universelle ». D'autres maisons ont joué et jouent encore aujourd'hui un rôle prépondérant dans la vie culturelle de la Suisse, comme les éditions Delachaux et Niestlé, les éditions Attinger et le Griffon de Marcel Joray.

Le processus d'autonomisation du champ littéraire en Suisse romande se perçoit à travers un discours critique ambigu dû au voisinage avec la littérature française, comme en Belgique d'ailleurs, et à l'existence de nombreuses régions (les cantons) à l'intérieur de la Suisse même. On constate donc qu'il est difficile de parler de littérature suisse romande comme d'un champ homogène. Elle est segmentée selon le schéma politique suisse où le fédéralisme permet l'autonomie des cantons dans la production des biens symboliques comme la littérature. Si on analyse les différentes prises de position des écrivains et de la critique littéraire en général, le moins que l'on puisse dire est qu'elles n'ont pas la fougue nationaliste que l'on trouve dans le discours critique québécois, antillais, africain ou maghrébin.

Les revues littéraires en Afrique noire et aux Antilles ont été, durant les années 1930, dominées par le discours autonomiste du mouvement de la Négritude. Définie comme étant l'être-dans-le monde du Noir (Sartre), la Négritude est à la fois un mouvement politique et une école littéraire. Ces revues ont donc vu le jour dans un contexte socioculturel particulier. Avant la parution de *Batouala*¹⁴ en 1921, il n'existe pas de littérature écrite en Afrique noire francophone, tandis qu'en Haïti et dans le reste des Antilles la littérature est une simple imitation de la littérature française. L'objectif sera alors de briser la dépendance de la littérature haïtienne et martiniquaise à l'endroit de la littérature française. Les nouvelles œuvres seront faites selon les règles d'une nouvelle poétique.

À cause de la profondeur de ses thèses, *Légitime Défense* inaugure officiellement le mouvement néo-nègre (Kesteloot). La revue s'insurge contre la caducité des pratiques littéraires et revendique non seulement une littérature autonome de celle de la métropole, « mais un comportement social tout entier plus authentique¹⁵ ». Leur projet est de réhabiliter à la fois l'homme et la littérature. Singeant les manières des Blancs, l'écrivain transpose sa condition de colonisé dans ses œuvres.

Mais par rapport au reste des Antilles, la situation en Haïti présente quelques différences. S'il est vrai que dans ce pays la production littéraire « a été longtemps un pâle reflet de la littérature française » car « les avatars des écoles littéraires de France : le classicisme, le néoclassicisme, le romantisme et autres écoles ont eu leur répercussion dans la production littéraire haïtienne¹⁶ », le renouveau littéraire y a quand même vu le jour assez tôt. L'invasion américaine de 1915 a provoqué une prise de conscience qui a favorisé l'approfondissement de la culture nationale. *La Nouvelle Ronde*, *La Revue indigène* et *La Revue des Griots* ont servi à exprimer ce renouveau littéraire et culturel dont l'objectif est de chanter « la splendeur des paysages, la beauté des femmes et les exploits des ancêtres¹⁷ ».

Pour que la littérature francophone des Antilles accède à son autonomie vis-à-vis du modèle français, *Légitime Défense* propose deux voies pour les écrivains :

prendre en charge le monde et ses problèmes, en une littérature qui chercherait à modifier l'existence et s'adresserait à ceux qui souffrent des mêmes passions, c'est la voie de l'efficacité ; ou bien s'approfondir soi-même, explorer son moi authentique riche des réserves troubles et dynamiques qui font son originalité, c'est la voie de la découverte du vieux fonds africain¹⁸.

Les animateurs de la revue adoptent le surréalisme pour des motifs littéraires et surtout pour son esprit révolutionnaire, pour « sa révolte permanente contre l'art, contre la morale, contre la société¹⁹ ». Pour des raisons diverses, *Légitime Défense* n'eut qu'un seul numéro. Le message était toutefois lancé et allait être poursuivi par *L'Étudiant noir*.

Cette revue paraît pour la première fois en 1934 et se propose de réunir les étudiants africains et leurs congénères antillais pour le même combat littéraire et politique contre la domination française et contre le racisme historique dont souffre l'homme noir. En prenant une telle position par le dépassement du particularisme, la revue élabore une seule et même mystique pour toute la race noire et une poésie qui rejette l'imitation et prône la revalorisation du patrimoine culturel africain dont la connaissance est alors facilitée par l'apport des ethnologues²⁰. La Deuxième Guerre mondiale, séparant les membres du groupe, cause la disparition de la revue. Le combat se poursuivra ailleurs.

Tropiques, dont l'objectif majeur est de promouvoir l'originalité culturelle et l'épanouissement de la personnalité autochtone francophone, reprend et approfondit les thèses de *Légitime Défense* et celles de *L'Étudiant noir* dans le cadre de la littérature antillaise. Après avoir stigmatisé les causes de la stérilité de la littérature martiniquaise, Aimé Césaire énonce les « armes miraculeuses » pour changer la situation et sortir cette littérature de l'état léthargique dans laquelle elle se trouve. L'auteur propose la revalorisation des origines africaines, l'approfondissement de soi, la reconnaissance de la race noire et la poésie surréaliste. Destinée essentiellement aux Antilles, *Tropiques* n'exprime pas toutes les préoccupations du monde noir. C'est pourquoi est née en Afrique noire une autre revue qui a un objectif similaire. Fondée en 1947 par Alioune Diop, *Présence africaine* « allait devenir rapidement l'organe du monde noir en France et tend aujourd'hui à l'être dans l'Afrique tout entière²¹ ».

Toutes ces revues contestent l'hégémonie culturelle et politique de la France sur ses colonies. Les animateurs œuvrent pour la renaissance et la reconnaissance de l'homme noir qui, au cours de l'histoire, a souffert du racisme et de l'exploitation de l'homme blanc. Le mouvement de la Négritude apparaît dès lors comme raciste dans son projet. Mais cette première phase de l'élaboration du mouvement est condamnée à être dépassée, car son combat pour les droits du Noir est aussi le combat pour tous les opprimés de la terre sans distinction aucune²². La Négritude est donc un mouvement à la fois littéraire, culturel et politique. Pour *Légitime Défense*, toute pratique littéraire est d'abord et avant tout un acte politique. Après quelques

problèmes et tâtonnements liés aux circonstances de sa naissance, *Présence africaine* finit par adopter la même position, c'est-à-dire donner la primauté au politique : « les hommes de culture, en Afrique, ne peuvent plus se désintéresser du politique, qui est une condition nécessaire de la reconnaissance culturelle », conclut Alioune Diop²³. Toutefois, *L'Étudiant noir* insiste pour sa part davantage sur l'indépendance culturelle.

Au bout du compte, on peut dire que toutes les revues de la Négritude ont le même programme : promouvoir la littérature locale francophone. Les préoccupations politiques qui sont liées à la situation coloniale sont quant à elles inévitables. Il paraît même aberrant de parler de littérature nationale autonome dans un pays politiquement colonisé, quand on connaît le poids du politique dans la configuration des champs sociaux. Il faut noter que les positions indépendantistes des revues de la Négritude trouvent leur équivalent dans la littérature québécoise des années 1960 et de la décennie suivante.

Certes, l'histoire littéraire montre que la Négritude a été un grand mouvement dont la naissance et le rayonnement ont été facilités par les revues d'avant-garde ; cependant, mouvement corporatiste par essence, il comportait en lui-même les germes de la contradiction. En effet, une littérature négro-africaine qui engloberait le monde noir à l'échelle de l'univers est, après tout, un projet trop vaste et hétéroclite pour être réalisable. Le discours de ces revues réduisait le champ de la littérature à une simple fonction sociale et, partant, limitait son autonomie.

Cette Négritude qui magnifie le mythe des origines du Noir qui serait un être différent des autres races est à la fois une vue de l'esprit et un projet visant à fabriquer une identité propre aux Noirs colonisés. Dès lors, fonder une poétique en fonction de la notion de race relève plus de l'idéologie politique et philosophique sur l'égalité des êtres humains que de la littérature en tant qu'expression d'un imaginaire social donné selon la forme particulière au champ, soit l'esthétique. Si le texte est jugé d'après sa rentabilité sociale, il faut convenir que c'est alors le littéraire qui perd son autonomie au profit du non-littéraire. Cette littérature militante et de propagande politique qui subordonne le littéraire au politique le fera disparaître à plus ou moins long terme :

Une littérature devient nationale lorsque précisément elle cesse de se poser le problème de son existence, c'est-à-dire lorsqu'elle a conquis une polyvalence telle qu'elle se développe en dehors des consensus et peut se passer d'un rapport frileux ou emphatique avec le nationalisme. Littérature nationale, c'est-à-dire ouverte au multiple et au ludique²⁴.

Le projet d'une telle littérature supranationale est à situer dans le courant idéologique de la négro-renaissance qui est apparu aux États-Unis d'Amérique et qui a débouché sur le mouvement panafricaniste dont le but était de créer les États-Unis d'Afrique. Avec l'échec du panafricanisme et la création de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) qui reconnaissait l'autonomie politique des États africains, le projet d'une littérature nègre supranationale et universaliste devenait caduc à plus ou moins long terme. En effet, l'institution littéraire se consolide en s'appuyant sur l'appareil scolaire et les pratiques culturelles ; or, dans ces domaines, chaque État légifère selon ses priorités politiques qui sont d'ordre national. En conséquence, une littérature supranationale comme la littérature négro-africaine ne répondait pas convenablement aux structures politiques africaines postcoloniales. Des littératures nationales devaient la remplacer inévitablement. C'est pourquoi les années 1970 ont vu la naissance d'autres revues littéraires et artistiques dont le propos s'écarte des positions de la Négritude. *Afrique littéraire*, *Africa*, *Notre librairie*, *Demain l'Afrique*, *Peuples noirs*, *Peuples africains* traitent de tous les sujets culturels dans les espaces négro-africains. Celles d'entre elles qui se spécialisent dans la littérature se préoccupent davantage de son processus d'autonomisation au regard des normes de l'écriture telles qu'elles sont dictées par l'institution française. Leurs animateurs considèrent que, la créativité littéraire étant d'abord une créativité linguistique, il faut résoudre le problème de la norme pour que naissent des littératures nationales authentiques.

Si les revues d'avant-garde ont joué un rôle de premier plan dans le processus d'autonomisation du champ littéraire négro-africain, on ne saurait oublier l'importance de l'appareil de l'édition. À ce propos, la revue *Présence africaine* a joué un rôle précurseur. Elle a connu un tel rayonnement que les activités de son fondateur ont entraîné la création des éditions *Présence africaine*, dont la tâche principale fut

d'éditer les ouvrages qui paraissaient sur l'Afrique, et ce quel que soit le domaine :

Le premier volume, *La philosophie bantoue* du R.P. Tempels, parut au premier semestre 1949. Il s'agissait de la réédition d'un ouvrage paru, en 1945, aux éditions Lovania, à Élisabethville, mais dont la diffusion avait été freinée par le clergé. Depuis lors, les éditions Présence Africaine n'ont jamais cessé de s'enrichir d'œuvres littéraires, autant que d'études scientifiques et politiques²⁵.

En outre, il faut noter que dans beaucoup de villes africaines ou antillaises se trouvent quelques maisons d'édition aux tirages limités, mais dont l'importance quant à la promotion du livre s'accroît avec la scolarisation de la population et le nombre de lecteurs. Il s'agit notamment des éditions Clé et Nouvelles éditions africaines (Yaoundé, Abidjan, Dakar) et des éditions Saint-Paul (Kinshasa). Les jeunes écrivains qui commencent une carrière tirent profit de cet appareil éditorial institutionnel pour publier leurs œuvres avec plus de facilité. La conséquence de tout cela est la croissance rapide de la production littéraire en Afrique durant les années 1970. Celle-ci constitue d'ailleurs un tournant dans beaucoup de champs littéraires francophones, notamment dans la littérature maghrébine d'expression française.

Il semble que, dans le processus d'autonomisation de la littérature maghrébine francophone, les revues d'avant-garde littéraires n'ont pas joué un rôle aussi déterminant qu'en Afrique noire francophone. Ici la naissance des revues a précédé et préparé celle de la poétique des œuvres, tandis que dans la littérature maghrébine les revues apparaissent pour critiquer la pratique littéraire existante. À la fin des années 1950, il existe quelques revues qui sont essentiellement des témoignages de la situation politique qui règne dans les trois colonies françaises du Maghreb : « À partir de 1958, des témoignages et des mémoires commencent à paraître sur la période coloniale et sur la guerre elle-même : des pages du journal de Jean Amrouche, *Le Témoin* (Paris, 1960) de Djamel Amrani, le *Journal* (Paris, 1962) de Mouloud Feraoun²⁶. » À partir de cette date, l'écrivain maghrébin est à la recherche d'une nouvelle poétique, d'une expression authentique de ce qu'il ressent. Le combat contre le colonisateur devient le leitmotiv de tous les écrivains des années 1950 et de la décennie suivante. La guerre d'Algérie est un catalyseur de l'exploration de

nouvelles avenues et de l'affirmation de soi. Cependant, ce courant engagé dans le débat politique et social inféode d'une certaine manière le littéraire à d'autres pratiques intellectuelles.

Dès lors, de nouvelles revues comme *Lamatif* et *Souffles* vont dépasser cette littérature de combat, car les remises en question s'avèrent nécessaires après l'établissement de l'indépendance politique. C'est une période qui permet aux intellectuels et aux écrivains de s'accommoder des nouvelles réalités. Mais l'indépendance politique ne signifie pas la fin des problèmes sociaux. Ceux-ci changent seulement de nature et souvent l'oppression ne fait que changer de maître. La littérature tente alors de se libérer du politique, sans quoi elle risque d'étouffer.

Au Liban, c'est autour de *La Revue phénicienne* qui date des années 1920 que le renouveau littéraire prend naissance. Le souci de cette équipe est purement d'ordre artistique, esthétique. Contrairement aux écrivains maghrébins, les poètes et romanciers libanais se préoccupent moins des questions de nature politique et sociale²⁷. Le processus d'autonomisation du champ littéraire au Liban ne touche pas l'opposition des codes français et libanais. Les écrivains considèrent que la littérature libanaise d'expression française découle logiquement de la littérature française et, par conséquent, l'écrivain imite les normes françaises dans son écriture : « Schéhadé est leur père pour qui le français de France, j'entends le plus littéraire, est marqué d'un coin véridique comme un poinçon²⁸. » Cependant, la littérature libanaise de langue française connaît un avenir incertain, en raison de la guerre civile qui ravage le pays depuis quinze ans.

LES TENDANCES NOUVELLES DES LITTÉRATURES FRANCOPHONES

Le processus historique d'autonomisation a été long. Au terme de son analyse, on peut dire cependant que les littératures francophones existent et évoluent de façon de plus en plus autonome vis-à-vis des codes français et parisien. Dans tous les espaces francophones, des littératures de langue française existent et l'autonomie des pratiques littéraires par rapport aux autres pratiques sociales est de plus en plus marquée. Longtemps associé au politique et à l'idéologique, le littéraire

a mis du temps à créer son champ propre. Les années 1970 constituent toutefois le point culminant de ce processus. Il reste à voir si les tendances nouvelles des littératures francophones poursuivront dans cette direction.

Sur le plan externe, le politique et le littéraire entretiennent des rapports étroits dans chacun des espaces sociaux francophones et cela peut nuire à l'autonomie du littéraire. Ainsi les subventions gouvernementales accordées aux écrivains belges, québécois et suisses risquent de nuire à la qualité des œuvres produites. Cette intervention du politique au sein de l'institution littéraire a souvent pour effet de produire une littérature laudative de l'institution politique, comme on en a vu dans certains pays du Tiers-Monde, notamment en Algérie. S'il refuse de coopérer avec le pouvoir politique, l'écrivain a alors une alternative, soit qu'il se condamne au mutisme dans son pays, soit qu'il s'exile. La diaspora des écrivains francophones est un fait connu et qui porte souvent préjudice à leur champ littéraire respectif. Par ailleurs, le politique en tant qu'appareil organisant d'autres structures sociales permet au champ littéraire d'accroître son autonomie vis-à-vis d'autres champs sociaux. Ainsi, la politique éducative qui introduit dans les programmes d'enseignement du français des textes littéraires nationaux permet à l'institution littéraire d'atteindre un troisième degré d'autonomisation, c'est-à-dire la littérature instituée en objet de savoir. Après tout, la littérature n'est-elle pas ce qui s'enseigne (Barthes) ? Cette autonomie devient relative cependant si on situe l'institution littéraire dans l'ensemble des discours idéologico-politiques, comme le dit Gilles Marcotte à propos de l'enseignement de la littérature québécoise :

Ainsi le professeur de littérature trouve sa légitimation dans l'exploitation et la célébration d'un patrimoine qui cimente la nation, la confirme dans l'existence, la crée. C'est l'argument nationaliste classique : une nation, une littérature, auxquelles s'adjoint tout naturellement un État. Les positions de Québec français sont sans équivoque : on favorisera tout ce qui peut contribuer à l'avènement d'un Québec unilingue, indépendant. Nationalisme politique et nationalisme littéraire vont de pair, s'épaulent l'un l'autre, se conviennent mutuellement à l'existence²⁹.

Cette intervention du politique dans le champ littéraire par l'entremise de l'appareil scolaire est un coup de pouce à la littérature.

Elle lui permet de s'affirmer par le fait même, parce qu'en tant qu'objet d'études dans les écoles et les universités la littérature augmente, par voie de conséquence, son nombre de lecteurs. Mais si on considère le concept même de littérature francophone, un problème majeur surgit. En effet, le caractère universaliste que sous-tend le terme de littérature francophone comme carrefour de civilisations et de cultures s'oppose au discours nationaliste qui a cours dans chaque espace francophone et dont les littératures respectives portent les traces. L'émergence des littératures nationales à l'intérieur de champs établis et jadis reconnus comme homogènes procède de ce rapport entre la littérature et la politique dont le point de convergence est l'idéologie nationaliste que véhicule l'appareil scolaire.

Par ailleurs, il faut remarquer que les littératures francophones restent encore tributaires des circuits de l'édition française qui, en raison de ses moyens économiques puissants, inonde de ses productions tout le monde francophone. Et le moins que l'on puisse dire est que cette concurrence parisienne met à l'épreuve les petites maisons d'édition locales. L'autonomie des littératures francophones est aussi à ce prix.

Sur le plan interne, on remarque que les tendances actuelles sont caractérisées, d'une part, par l'émergence des littératures nationales en Afrique, au Maghreb et au Québec, des littératures régionales en Belgique et cantonales en Suisse romande, et, d'autre part, par le renouvellement et la diversification des thèmes et la tendance accrue à l'universalité. Enfin, on voit que le travail sur l'écriture retient l'attention des écrivains plus que l'engagement dans le combat politique et social. L'écriture poétique ou romanesque connaît beaucoup de formes et, dans un style souvent heurté, elle devient un raccourci où « l'audace du langage ne se distingue pas de la violence dans les situations et les sentiments exprimés³⁰ ». Par exemple, les thèmes classiques de la littérature négro-africaine sont abandonnés pour de nouveaux. Comme le précise Maryse Condé, les oppositions Noirs/Blancs, tradition/modernisme lui semblent dépassées et les interrogations devraient plutôt porter, selon elle, sur le type de société le plus souhaitable, sur la nature des rapports à inaugurer entre les différentes communautés noires du monde. Pour elle et bien d'autres, le concept même de Négritude est récusé et beaucoup voient en celle-ci certains relents du racisme atavique³¹. La Négritude

a fait place à des littératures nationales en Afrique. Dans certains pays comme le Sénégal, le Cameroun, le Zaïre ou la Côte-d'Ivoire, l'appareil institutionnel littéraire est suffisamment autonome pour qu'on puisse parler de littérature nationale : les maisons d'édition, des anthologies, des revues et des manifestes existent pour la promotion de la littérature nationale.

Dans chaque champ littéraire francophone, une nouvelle génération d'écrivains milite donc pour la renaissance d'une littérature nationale en marge des préoccupations politiques. On est bien loin des thèses de *Légitime Défense*, de *Liberté* ou de *La Jeune Belgique* un siècle plus tôt ; tout se passe comme si le processus d'autonomisation des littératures francophones, à l'instar d'autres phénomènes historiques, ne suivait que la ligne circulaire du temps.

Conclusion

S'il est vrai que les littératures francophones existent et qu'elles se nourrissent de l'humus culturel de leur espace originare respectif, on peut déplorer néanmoins que les recherches insistent plus sur leurs différences avec la littérature française que sur les similitudes qui, pourtant, existent. Convergentes par le français, les littératures francophones devraient logiquement inclure en leur sein la littérature française. Il y a donc beaucoup d'efforts à faire dans ce sens pour inventer une critique nouvelle adaptée au vaste champ des littératures de langue française. Pourquoi, en effet, la littérature française ne serait-elle pas incluse dans cet ensemble ? En tout cas, cette perspective a le bénéfice de considérer toutes les littératures de langue française comme un ensemble institué qui, pour se fonder, nécessite un discours instituant. Des études comparées portant sur des textes précis provenant de différentes aires francophones permettraient de mettre en évidence ce qu'ils ont en commun, tout en montrant que chacun d'eux porte de façon indélébile la marque de son terroir. Sans cela, la recherche dans chaque champ littéraire francophone continuera de se faire dans un cadre ethnocentriste. Si francophonie signifie vraiment pluralité culturelle et universalité des civilisations autour de la langue française, la dynamique de la recherche en littératures francophones doit élargir les horizons par une approche comparatiste des textes dans un cadre plus inclusif qu'exclusif.

Notes

1. Jean-Louis Joubert, *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986, p. 16.
2. Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État*, Paris, Minuit, 1989.
3. Pierre Bourdieu, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, 22 (1971), p. 49-126.
4. Ce sont les revues littéraires respectives de l'Université de Montréal, de l'Université Laval et de l'Université du Québec à Montréal.
5. Paul-Émile Borduas est le chef de file du mouvement de l'art automatiste et l'auteur du *Refus global*.
6. Pierre Popouic, « Les revues poétiques », dans Jean-Marie Klinkenberg et al., *Trajectoires : littératures et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Bruxelles, Labor, 1985, p. 129-136.
7. Jean-Marie Klinkenberg et al., *op. cit.*, p. 139.
8. *Ibid.*, p. 134.
9. *Ibid.*, p. 170.
10. *Cahiers vaudois* est une revue littéraire créée en 1914 par une équipe réunie autour de C.F. Ramuz et qui reprend en les renouvelant les positions de *La Voile latine* créée en 1904.
11. Voir l'ouvrage collectif dirigé par Mousse Boulanger et al., *Littératures de Suisse romande et aspects des littératures suisses non francophones. Anthologie et guide*, Savoy, Saved (Bordas Suisse), 1988.
12. Jean-Louis Joubert, *op. cit.*, p. 314.
13. Mousse Boulanger et al., *op. cit.*, p. 41.
14. *Batouala* est le titre du roman de René Maran qui a reçu le prix Goncourt en 1921. L'auteur était administrateur dans la colonie française de l'Oubangui-Chari et il décrit dans son roman la vie des paysans de cette région du monde. Son texte était original à l'époque parce qu'il présentait pour la première fois la figure du Noir dans son cadre de vie à l'abri du regard du Blanc. C'est pourquoi il est considéré comme le premier roman négro-africain.
15. Lylian Kesteloot, *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1983, p. 28.
16. *Ibid.*, p. 31.
17. *Ibid.*, p. 36.
18. *Ibid.*, p. 31.
19. *Ibid.*, p. 47.
20. Il s'agit principalement des travaux de Maurice Delafosse, *Les Noirs de l'Afrique*, Paris, Payot, 1922, 91 p., de Léo Frobenius, *Histoire de la civilisation africaine*, Paris, Gallimard, 1936, 212 p., et de G. Hardy, *L'art nègre*, Paris, Laurens, 1924, 168 p. Ces ouvrages font état de la richesse des civilisations africaines précoloniales. Ils ont mis en contradiction par la rigueur de leur recherche beaucoup d'écrits d'amateurs dont le soubassement idéologique colonialiste était réel, à savoir que si le continent noir était sans civilisation il fallait le « civiliser ». On sait comment !

21. Lylian Kesteloot, *op. cit.*, p. 254.
22. Voir à ce propos l'ouvrage d'Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, où le poète se fait le défenseur de tous les opprimés : « Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir » (p. 43).
23. Lylian Kesteloot, *op. cit.*, p. 264.
24. Jean-Marie Klinkenberg et al., *op. cit.*, p. 30.
25. Lylian Kesteloot, *op. cit.*, p. 270
26. Fédération internationale des professeurs de français, *Littératures de langue française hors de France. Anthologie didactique*, Gembloux, Duculot, 1976, p. 363.
27. Jean-Louis Joubert, *op. cit.*, p. 322.
28. *Ibid.*, p. 322.
29. Gilles Marcotte, « Québec français : littérature, enseignement », dans Jean-Marie Klinkenberg et al., *op. cit.*, p. 178.
30. Denise Brahimi-Chapuis et al., *Anthologie du roman maghrébin, négro-africain, antillais et réunionnais d'expression française de 1945 à nos jours*, Paris, CILF / Delagrave, 1986, p. 7.
31. Pour approfondir cette question, on peut consulter l'ouvrage de Stanislas Adotevi, *Négritude et négrologues*, Paris, UGE, 1972, et celui de Marcien Towa, *Léopold Senghor. Négritude et servitude*, Yaoundé, Clé, 1975.

Bibliographie

- Centre d'études francophones, Itinéraires et contacts de cultures, *L'enseignement des littératures francophones*, Université de Paris XIII, Paris, L'Harmattan, 1983, vol. 3, 186 p.
- « Littératures nationales », *Notre librairie*, n° 83-85.
- Boulangier, Mousse, et al., *Littératures de Suisse romande et aspects des littératures suisses non francophones. Anthologie et guide*, Savoy, Saved (Bor-das Suisse), 1988, 301 p.
- Bourdieu, Pierre, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, 22 (1971), p. 49-126.
- Bourdieu, Pierre, *La noblesse d'État*, Paris, Minuit, 1989, 568 p.
- Bourdieu, Pierre, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, 268 p.
- Brahimi-Chapuis, Denise, et al., *Anthologie du roman maghrébin, négro-africain, antillais et réunionnais d'expression française de 1945 à nos jours*, Paris, CILF / Delagrave, 1986, 255 p.
- Chevrier, Jacques, « Les littératures francophones dans le champ de la recherche comparatiste », *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF, p. 217-243.
- Deniau, Xavier, *La francophonie*, Paris, PUF, 1983, 127 p.
- Dubois, Jacques, *L'institution de la littérature : introduction à une sociologie*, Bruxelles, Labor, 1978, 188 p.
- Fédération internationale des professeurs de français, *Littératures de langue française hors de France. Anthologie didactique*, Gembloux, Duculot, 1976, 704 p.
- Joubert, Jean-Louis, et al., *Les littératures francophones depuis 1945*, Paris, Bordas, 1986, 382 p.
- Kesteloot, Lylian, *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1983, 340 p.
- Kimoni, Iyay, *Destin de la littérature négro-africaine ou problématique d'une culture*, Ottawa, Naaman, 1975, 273 p.
- Klinkenberg, Jean-Marie, et al., *Trajectoires : littératures et institutions au Québec et en Belgique francophone*, Bruxelles, Labor, 1985, 272 p.
- Kristeva, Julia, *La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIX^e siècle : Lautréamont et Malarmé*, Paris, Seuil, 1974, 633 p.
- Léger, Jean-Marc, *La francophonie : grand dessein, grande ambiguïté*, Montréal, HMH, 1987, 242 p.
- Melançon, Joseph, « L'autonomisation de la littérature : sa taxinomie, ses seuils, sa sémiotique », *Études littéraires*, 20, 1 (printemps-été 1987), p. 17-40.
- Snyder, Émile, et Albert Valdman (dir.), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, Québec, PUL, 1976, 290 p.
- Tétu, Michel, *La francophonie*, Montréal, Guérin littérature, 1987, 378 p.
- Viatte, Auguste, *Histoire comparée des littératures francophones*, Paris, Nathan, 1980, 215 p.